

**Claude Lévesque, dir. *Entre la pensée et l'action. Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ?* Montréal, Hurtubise HMH, 2007.
137 p.**

Anne Caumartin

Volume 9, Number 2, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023100ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023100ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caumartin, A. (2009). Review of [Claude Lévesque, dir. *Entre la pensée et l'action. Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ?* Montréal, Hurtubise HMH, 2007. 137 p.] *Mens*, 9(2), 283–289. <https://doi.org/10.7202/1023100ar>

Claude Lévesque, dir. *Entre la pensée et l'action. Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ?* Montréal, Hurtubise HMH, 2007. 137 p.

Périodiquement au Québec émergent des interrogations sur la définition de l'intellectuel, la délimitation de ses tâches et, surtout, l'importance sociale qui lui est accordée, charges à peine voilées contre un anti-intellectualisme généralisé. Avec *Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ?*, Claude Lévesque rassemble dix textes qui dépassent souvent le discours apocalyptique pour mettre en perspective les attentes nourries à l'endroit des intellectuels et proposer un type d'action qui saurait encore soutenir les grandes valeurs que sont la justice et la liberté. Entre la posture de retrait nécessaire à la réflexion et l'engagement que commande une injonction extérieure, l'intellectuel demeure celui qui endosserait une « responsabilité supplémentaire », qui accepterait de sortir de son champ de compétence pour exprimer un doute sur l'orientation du monde tel qu'il va en lançant des débats essentiels. Ces réflexions, initialement prononcées lors du 23^e colloque des écrivains, organisé par l'Académie des lettres du Québec à l'automne 2005, tentent essentiellement de se défaire de l'aporie qui veut d'une part détacher l'intellectuel de la figure de l'expert pour en faire une catégorie universelle, « sans spécialité », et montrer d'autre part que son rôle exige une pensée singulière, approfondie, une subtilité dans l'écriture, une intelligence rigoureuse du monde, remettant ainsi la tâche parfois aux écrivains mais le plus souvent aux universitaires. Le résultat, à la fois stimulant et inquiétant, laisse ambivalent.

Commençons par l'inquiétude puisque c'est l'impression qui reste lorsqu'on referme le livre. Le recueil, qui se termine avec la contribution pour le moins crépusculaire de l'écrivain Naïm Kattan, surligne ainsi l'idée de fond qui le traverse, à savoir, de prime abord, le triste constat de la perte

de notoriété de l'intellectuel, voire de sa marginalisation, et de façon plus fondamentale, la perte de repères pour expliquer et justifier son influence dans la cité alors que d'aucuns estiment qu'elle devrait s'imposer d'elle-même. Par opposition à ces temps anciens où les prophètes et les sages étaient écoutés de l'ensemble de la société lorsqu'ils rappelaient les principes communs et les règles collectives, la parole de l'intellectuel contemporain souffre selon Kattan de la montée fulgurante de l'influence des médias – qui inciterait maintenant le public à faire une adéquation entre l'autorité et la célébrité – et de la prégnance dans la société de l'individu et de ses besoins au détriment de la collectivité et des grandes orientations sociales. Cette impuissance de l'intellectuel à se faire entendre répercute en quelque sorte la réflexion « perplexe » de Paul Chamberland qui estime l'intellectuel aujourd'hui incapable de parler. Devant un monde qui se fait de plus en plus hostile à la pensée, aux impératifs éthiques, à l'idée même d'humanité, ne resterait à l'intellectuel que le courage d'y « faire face » et d'« opposer résolument un refus à l'avancée de l'inhumain » bien que les convictions éthiques soient aujourd'hui reléguées à la sphère privée. Si pour Chamberland l'intellectuel est proche de celui qui ne peut rien, pour Catherine Mavrikakis il est celui qui ne veut rien. Cynique jusque dans ses derniers retranchements, incarnation de la « conscience malheureuse » et du détachement par l'observation neutre des problèmes et des enjeux, l'intellectuel moderne aurait pour seul but sa perpétuation quitte à s'accommoder des situations qu'il critique. Pas plus réjouissant l'intellectuel chez Pierre Ouellet où sont montrés trois types d'intellectuels sous un jour peu avantageux : le sage – le gourou – qui porte la lumière, le savant à tendance technoscientifique et la grande gueule. Pour faire contrepoids, Ouellet prône une autre intelligence en énumérant à titre de modèles des voix singulières

aujourd'hui éteintes comme celles des Ferron et Aquin qui furent sensibles à la pluralité des perspectives et capables de convoquer la mémoire et l'imagination afin de façonner l'art de vivre ensemble.

À travers ces sombres discours sur la situation et la fonction de l'intellectuel aujourd'hui – où domine l'idée du manque et le sentiment de nostalgie pour une belle époque de la pensée et de l'engagement – se trouvent des textes qui amènent à penser l'intellectuel de façon positive (à partir de l'expérience ou des faits historiques) en montrant ce qu'il peut encore, en mettant en perspective les déchirements liés à sa condition. Éric Méchoulan montre que trois caractéristiques de l'intellectuel (qui se définit par une compétence, une performance particulière dans l'écriture, une intervention « quelconque » sur la place publique, c'est-à-dire hors de son champ de savoir) se sont transformées depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et voient leur effectivité non pas niée mais plutôt déplacée. Ce nouvel état de fait permettrait, potentiellement, la reconnaissance de la diversité des intelligences, l'élimination de l'opposition culturelle élite/dominés qui entraînerait la légitimation d'écritures minoritaires et la dissociation des enjeux éthiques – qui *méritent* la considération publique – des instances culturelles dominantes. Suivant cette transformation, il serait possible d'entrevoir l'intellectuel aujourd'hui comme un « poéticien des idées » qui fait de la réflexion un travail dans lequel chacun peut reconnaître et éclairer une situation problématique. Ginette Michaud, à partir du long récit d'une expérience intime, indique que la tâche de l'intellectuel tient à un certain regard critique, à l'expression d'un refus souvent lié du reste au désir d'affirmer des possibles dans le réel, à la capacité de discerner les situations qui appellent tantôt la prise de parole tantôt le silence, au combat contre la non-pensée et, peut-être avant tout, à la

responsabilité. Ce serait à partir d'une position liminaire ou « de côté », que l'intellectuel remplirait ces tâches, en étant près des autres sans en être vraiment, engagé dans la distance comme l'indiquait André Belleau en 1972. Sa parole en serait une, selon Ginette Michaud qui s'intéresse particulièrement à cette posture de l'incertitude, qui n'aurait « rien d'assuré », qui se ferait « hésitante », « trébuchante ». Alors que la question du ton est essentielle pour Michaud, il est assez paradoxal de voir endossés au paragraphe suivant les propos de Blanchot qui indique que la responsabilité propre des intellectuels doit s'avancer par un verbe qui « a toute l'autorité de la parole grave », qui doit être soutenu « calmement, fermement, autant qu'il faut, quelles qu'en soient les conséquences ». Cette idée d'une parole franche, qui lancerait l'intellectuel dans l'action, introduit en quelque sorte le lecteur au texte suivant signé par Jean-Pierre Lorange. Lorange estime que l'intellectuel doit être critique, se faire « la mauvaise conscience de son temps » sans toutefois s'y limiter. Il dénonce la critique qui tourne à vide dans le but caché de se valoriser elle-même, d'ériger l'intellectuel au sommet de la Pensée en scellant du coup son originalité et son autorité. Comme si l'intellectuel d'aujourd'hui oubliait d'être « quelconque », cette posture l'entraînerait conséquemment à se retirer du combat nécessaire à la sauvegarde de valeurs qui, soutenues par la foule, seraient mises au compte des lieux communs. Lorange, refusant de s'attarder à une possible essence de l'intellectuel ou aux discours de lamentations qui se limiteraient à dénoncer la perte des repères et à s'en prendre aux multiples symptômes d'une humanité à la dérive, s'intéresse à son action ou plutôt à son devoir d'incarner le « moment éthique » (Derrida) où s'arrime la réflexion à l'action. C'est en ayant une conscience de l'injustice et du mal proche de l'empathie (ce qui est la réelle motivation de l'intellectuel, bien avant l'idéal de jus-

tice qui ne serait que l'idée qui en découle) que l'intellectuel peut adopter une parole apte à contrer les forces qui empêchent la vie. N'est intellectuel que celui qui s'intéresse, plus qu'aux idées, au sort de chaque homme, de chaque femme. C'est aussi ce qu'indique la réflexion d'Yvon Rivard qui revoit son ancienne distinction entre l'intellectuel – engagé – et l'écrivain – retiré de l'action – pour faire de ce dernier un acteur nécessaire à la préservation des valeurs qui retarderaient l'avilissement du monde. L'écrivain serait celui qui, éprouvant comme un manque la présence des autres, ressentirait l'obligation de « porter assistance à autrui » et de se mettre au service des plus hautes exigences de l'humanité. Dénonçant la « richesse » (de l'Idée) et la complaisance dans l'abstraction qui est une forme d'aveuglement, Rivard invite en somme l'intellectuel à renouer avec sa condition de mortel que son œuvre lui a permis d'oublier et y trouver ce qui le relie aux autres et au monde afin de participer par la responsabilité et la bienveillance à « l'immortalité humaine ». Dans un texte marginal, Marie-Andrée Lamontagne commente le texte d'Yvon Rivard pour souligner la méprise que semble être la compétence des intellectuels, liée essentiellement à l'unique maîtrise du langage, et qui aura consacré leur supériorité. Les pièges énumérés par Rivard ne menaceraient alors que des intellectuels indignes de l'appellation, sclérosés par le confort de leur rang social. Lamontagne termine sa critique par l'hypothèse d'une « mauvaise conscience » générationnelle à la source du texte de Rivard. L'accès à l'éducation qui a transporté brusquement une large partie de la classe ouvrière vers la classe moyenne supérieure entraînerait un malaise qui inciterait l'intellectuel québécois à délaissier les grandes aspirations collectives pour se replier sur le plus petit dénominateur commun de l'humanité – comme si le désir de « porter assistance à autrui » était de cette eau.

En guise de conclusion, j'évoquerai d'une part la surprise que constitue ce dernier texte. En prenant à partie une seule contribution, cet unique commentaire détonne et montre que l'ensemble du collectif aurait bénéficié de réactions qui auraient répondu à chaque allocution. D'autre part, je me limiterai à deux commentaires. Le premier, sur le déchirement que subit l'intellectuel. Plutôt qu'à des plaidoyers pour la pensée ou pour l'action, ou au mieux au rappel que l'intellectuel est tributaire de deux traditions qui le déchirent ainsi que l'a noté Georges Leroux lors de l'allocution d'ouverture du colloque, on aurait espéré des commentaires sur ce conflit proche de la complémentarité dont l'intellectuel ne peut se défaire. À savoir, suivant Raymond Aron (en préface à *Le savant et le politique* de Weber) : que le travail du savant est de désenchanter le monde en mettant au jour des vérités et que celui de l'intellectuel, du côté du politique, est de le réenchanter à partir de ces mêmes vérités ; que l'intellectuel devient tel lorsqu'il accepte de délaissier l'ordre de la vérité (partielle) pour entrer dans l'ordre des valeurs (multiples), se définissant par ses choix – révélateurs sur le plan éthique – qui le mènent de l'un à l'autre. Le second commentaire porte sur la question du pouvoir de l'intellectuel qui est rarement abordée de front. Au mieux, on déplore la perte de notoriété – dite aussi d'« influence » – de l'intellectuel en dissimulant mal son propre désir ; cette – persistante – plainte n'amène rien si elle n'est accompagnée de propositions précises. Au pire, on soutient un discours de la pureté, à l'instar de Georges Leroux (« [l'intellectuel] n'éprouve que de l'indifférence à l'égard de la diffusion de sa pensée ») qui laisse perplexe car le pouvoir pour l'intellectuel est une condition *sine qua non* à son investissement de la *polis*. Le discours second, celui de l'intellectuel qui repose sur celui du savant (j'entends ici qu'une même personne incarne ces deux personnalités car celui qui agit dans la *polis* sans être aussi un savant est un activiste), ce

discours donc ne peut être entendu ni même écouté si celui qui parle n'est déjà reconnu pour sa crédibilité en tant que savant, son *pouvoir symbolique* pour reprendre le vocabulaire bourdieusien. Aux intellectuels aujourd'hui il faut demander de continuer à être ce qu'ils doivent être : des modèles de persévérance dans la prise d'une parole nourrie par la réflexion. Aux intellectuels aujourd'hui il faut rappeler que tout n'est pas mort (certains des universitaires de ce collectif profitent d'ailleurs de tribunes publiques importantes), qu'il ne faut pas attendre d'être entendu pour prendre la parole.

Anne Caumartin

Collège militaire royal de Saint-Jean

Jean-Philippe Warren. *Ils voulaient changer le monde. Le militantisme marxiste-léniniste au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 2007. 252 p.

L'avant-dernier livre de Jean-Philippe Warren – un nouvel ouvrage, *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, étant déjà en librairie – porte sur le militantisme marxiste-léniniste des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt au Québec. Même si ce mouvement ne regroupa à son zénith que quelques milliers de militants, le haut niveau d'engagement de ceux-ci en fit une force politique incontournable. Refusant tant de magnifier ce mouvement que d'ajouter sa voix au concert de railleries dont il est l'objet, Warren se donne plutôt comme objectif de « comprendre l'engagement subjectif des femmes et des hommes ayant voué une dizaine d'années de leur vie à l'avènement de la société sans classes » (p. 12). Il ne s'agit donc pas d'étudier en détail l'idéologie